

Les ailes de la nuit
de
Pietro Pizzuti

Est-ce le fruit d'une éducation européenne que la vie lui a donnée, ou d'une éducation européenne du théâtre, qu'il a trouvée en se formant au Conservatoire royal de Bruxelles, en étudiant Buzzati pour le mettre en scène, en jouant Mishima pour Maurice Béjart ? A lire *Les ailes de la nuit*, on a l'impression que Pietro Pizzuti est un homme de partout qui aime les personnages de nulle part.

Quel est ce lieu où quatre êtres jouent à se chercher, mais jouent aussi à ne pas se trouver ? Ou alors, qui se trouvent hors de ce qu'ils disent parce qu'ils savent que si les mots peuvent "donner" ceux qui les prononcent, c'est dans le sens du don, mais aussi dans le sens de la trahison. Quels sont ces quatre êtres qui jouent avec les noms qu'ils se prêtent, qui se rencontrent souvent sans se rejoindre, qui se parlent et nous parlent dans trois langues toujours intelligibles mais devenant tour à tour pièges ou connivences ?

On se dit qu'un des couples agit comme pour s'effacer du monde, tandis que l'autre cherche à naître au monde. Puis on éprouve à quel point, sans doctrine péremptoire, un auteur dramatique passe ici de l'exprimé à l'inexprimé, du dit au non-dit, pour nous livrer son univers.

Georges Sion

à Donna Caterina Porri Spinelli

La chanson de Yolande

Il y a des jours sans jours
il y a des nuits sans nuits
où j'écrase l'ennui contre mon abat-jour
il y a des jours sans jours
il y a des jours d'ennui
des nuits abasourdis
où dégoutte la pluie

il y a des jours sans nuits
il y a des nuits sans jours
on a des jours toujours
on a des nuits sans lui
et fuit ainsi l'ennui
de vivre sans sa vie

il ne reste qu'un jour
pour nous tuer d'amour
contre la lune qui bout
sans ailes et sans atours

et j'avale la nuit
au jour de nos cœurs fous
qui nous taisent toujours
le bruit de nos parcours

J'ai retourné la mer
j'ai arraché la terre
au son de tes soleils
un peu couleur sommeil

il y a des nuits sans jours
où j'entends le retour
de la petite folie
sur ta tête jolie.

Personnages

Yolande Durieux : la quarantaine, belle et faussement légère

Mario Conti : la quarantaine et l'accent italien

Armide Polieuscu : 58 ans énigmatique et fascinante

Rumor Polieuscu : son mari, la soixantaine, homme de théâtre

La première représentation des Ailes de la nuit a eu lieu le 23 avril 1985 au Théâtre de l'Esprit Frappeur. La mise en scène était de Bernard De Coster et la distribution comprenait, par ordre d'entrée en scène, Stéphane Auberghen (Yolande Durieux), David Pontremoli (Mario Conti), Marie-Ange Dutheil (Armide Polieuscu) et Jacques Lippe (Rumor Polieuscu). La scénographie et les costumes étaient de Thierry Bosquet et les maquillages de Jean-Pierre Finotto.

La scène est sur le pont d'un grand transatlantique peut-être un de ceux qui ne naviguent plus mais qui ont beaucoup navigué.

Le coucher de soleil sur une mer, la plus grande des mers, s'impose. Si on le souhaite on pourra grisailier à volonté ce coucher-là, on prendra garde alors d'habiller le ciel de gros nuages gris perle qu'un soleil blafard percera d'un ou deux rayons tout au plus.

Nous aurons la sensation d'une langueur qui, si les couleurs sont habilement dosées, ne sera pas sans rappeler les soleils de Turner ou quelques ciex romantiques, ceux-là même où le jour ne cesse de mourir et la nuit de naître éternellement.

Transats. Chaises-longues, bergères, fauteuils Voltaire. Tables

Peut-être aurons-nous l'impression de percevoir quelques notes d'une musique, en forme de hot jazz. Elle évoque la Louisiane ou quelque valse délicate que l'on voudrait écouter de plus près. Elle vient de très loin.

On veillera à éviter une trop lourde indication d'ambiance d'après fête, afin de ne pas imposer d'image à l'imaginaire.

On pourra d'ailleurs oublier ce qui vient d'être décrit et réinventer la scène sur la terrasse de l'appartement du 5ème étage du n° 32 de la Via delle Botteghe Oscure, au centre de Rome.

Lorsqu'on le jugera nécessaire, Elle entrera. Lorsque nous l'apercevrons nous nous souviendrons d'Elle et que nous l'avions déjà imaginée telle qu'Elle est là à présent.

Elle sera aussi belle que le coucher du soleil, peut-être légèrement ivre, comme lui, Elle aura un demi-verre dans la main et Elle rira beaucoup.

Elle aura vite fait de vider le verre de son contenu et de se précipiter sur une petite table, de la hisser sur une autre plus grande ensuite de prendre une chaise, de la monter au sommet des deux tables empilées et de s'y asseoir.

Pendant son action Elle n'aura cessé de rire et de mélanger à ses rires quelques vocalises en forme de leitmotiv à la manière de Marilyn.

Si l'on n'a aucune prédisposition pour les clichés, ce que nous souhaitons vivement, Elle fredonnera : "Je n'ai qu'une maman" de Berthe Sylva.

On tâchera aussi de ne pas lui parler, et ce malgré Elle qui se montre très familière et aucunement gênée par notre présence. Il faudra à tout prix s'empêcher de lui avouer que nous l'avons reconnue et que nous connaissons son prénom car nous la verrions se briser les ailes comme un papillon de nuit contre les faisceaux rouges des lumières qui l'épinglent. Il ne faut pas qu'Elle se casse. Alors, nous aurons l'indulgence de garder notre secret jusqu'au bout. Tout à coup, Elle se lèvera sur son trône improvisé et dira :

YOLANDE - Je suis le personnage préféré de l'auteur. (Rire) Of course I am.

Un jeune homme aura suivi la scène sans être visible. Nous aurons seulement alors l'impression un peu frustrante de ne pas nous être rendu compte de sa présence tout au long de l'action, nous nous justifierons en prétextant qu'il était sans doute dans le noir. Y était-il ?

MARIO -And let me say to you why. Please.

Il l'interrompt brusquement, il ressemble à l'idée que nous nous ferions d'un jeune prince russe. Il en a les longs cheveux noirs noués en queue de cheval. Patience... nous apprendrons qu'il est architecte.

YOLANDE -Oh! Vous êtes là. (Elle rit) Je pensais vous avoir semé. Oh! (Elle réalise, elle rit, elle adore rire)

MARIO, *il cède à son rire*, May I try to keep my serious please. (Il maîtrise son rire) May I explain to you something about your feeling.

YOLANDE -Which one? (Elle rit)

MARIO -Quello che vi fa dire d'essere "The author's favorite personnage".

YOLANDE -"Je suis le personnage préféré de l'auteur" of course I am, that's all. Sht! Stop please, no comment. Soyez gentil, pas ce soir, ne me dites rien de tout ça ce soir. J'ai l'impression que je ne pourrais pas vous suivre. Vous me suivez? (Elle rit)

MARIO -Not really. What do you specially like? Let me try to be nice with you. Vous savez, there is something very strange, chaque fois que... si può anche dire. Chaque fois que...

YOLANDE -Oui, oui, chaque fois que quoi?

MARIO -Chaque fois que je vous regarde me paraître vous una farfalla, un butterfly. I would like to say to you something very important. Dio moi! Non ce la faró mai.

YOLANDE -Arrêtez, je vais tomber! (Elle rit)

MARIO -Je m'en fous! I don't care. I need to talk to you. Now. Ne ho bisogno. Do you understand?

YOLANDE -Mais quoi ! (Elle rit) Ne voyez-vous pas ma fuite, je vole vous voyez. I'm flying in a dark sky because... this is my sky, to be far of you. Very far.

MARIO -Stop this stupid game Yolanda, please!

YOLANDE - Il ne manquait plus que mon prénom maintenant, là au milieu d'une phrase à lui, mon prénom à moi. I'm not Yolanda, don't call me Yolanda, I'm Paule Durieux. Call me Paule this night. Ce soir je serai Paule rien que pour vous et moi.

MARIO *,il est de plus en plus excédé car il s'embourbe dans son vocabulaire limité en français et dans son accent étranger en anglais, Vous vous moquez de moi !*

YOLANDE -Vous avez dit "Vous vous moquez de moi !" mais vous avez parlé, Mario. Vous avez dit... et bien je ne me moque pas de vous. Je change mon prénom, c'est tout. Je trouve que dans votre bouche à vous, Yolanda, ça goûte le fromage blanc aux herbes et j'ai toujours détesté les herbes dans le fromage blanc... C'est tout. Say Paule. Allons. Paule.

MARIO -Paule, Piôle, Piôle. Please listen to me.

YOLANDE -Et bien, voilà qui est fait.

Mario veut parler. Elle l'interrompt.

YOLANDE -Pourquoi ne feriez-vous pas la même chose, j'ai envie de vous appeler Edouard... (Elle rit)

MARIO *,il éclate, il est italien car il parle italien comme un Italien, Ma come cazzo faccio a dirtelo se mi fai così, eh? Come faccio, me lo spieghi? Come faccio a dirtelo, come faccio io a fartela sentire sta ' farfallina che m 'è venuta fuori, brutta stronza se non stai zitta un minuto. Io cerco di parlarti e tu scivoli (Il est excédé), e che cavolo. Io ti parlo, ti voglio dire cose importanti, ti seguo fuori sotto le stelle, ti aspetto qui, ti guardo mentre giochi... e ti amo, ti amo! Tanto lo sai. Penso a te ogni volta che... ogni volta che posso. (Il est sincère et ému) Penso a te. (Il s'est brusquement calmé. Il la regarde. Elle est pétrifiée) Vaffanculo te e il tuo tramonto. (Il fait mine de sortir)*

YOLANDE -(Elle se lève brusquement de son trône) Mario wait !

Elle glisse et tombe avec toute sa construction brinquebalante. Mario se précipite vers elle pour s'assurer qu'elle ne se soit pas blessée dans la chute. Elle le regarde, puis ne peut pas s'empêcher d'éclater de rire.

MARIO -Je ne te comprends pas.

YOLANDE -Laisse-moi rire, tu veux, laisse-moi rire... (Elle est prise d'un rire nerveux)
Mario, please, je voudrais te dire une ou deux choses, je voudrais te parler... vraiment,
sans avoir besoin de parler ta langue... (Elle fredonne) « ...il ne reste qu'un jour pour nous
tuer d'amour contre la lune qui bout sans ailes et sans atours... » je voudrais te dire qu'il
faut que tu me laisses rire. Rire, ça n'a rien à voir avec la langue et c'est bon.

MARIO -Mais je comprends pas pourquoi tu ris. What's your reason?

YOLANDE -Il n'y en a pas. Mon rire est là sans raison, s'il ne te parle pas, tant pis pour toi!
Ecoute, un poète a écrit (Elle déclame) " ...rire, dites-vous? Aurais-je dans ma bouche ce
son-là qui vous touche, saurais-je donc guérir vos chastes mélopées? Aurais-je assez de
la grimace du faune, rieuse face à l'ombre? Oh! Dieu... qu'il me la prête et vous affronte,
haute la tête. Qu'il n'ait surtout pas honte... (Elle hésite)... qu'il n'ait surtout pas honte
devant la nuit qui tombe."

MARIO -Vous êtes belle.

YOLANDE -Paule, just Paule. ..for you...

MARIO -Ne part pas.

Elle s'éloigne incertaine, puis se retourne vers Mario et dit :

YOLANDE -Sht! Savez-vous qu'il n'aimait vivre que la nuit, c'était un grand poète...
(Comme avant, à Mario) « ... il faut qu'ils nous mangent chauds un peu crustacés de ciel
dont le bleu nous fait anges, archanges, fins mélanges en sexes confidents. » (Elle
s'interrompt) Vous avez déjà entendu ce cri? C'est le soleil qui se noie.

MARIO -Yol. ..cazzo! I would like to talk to you about me. (Il la prend dans ses bras)

YOLANDE, *se libérant, presque à bout*, « ... tes fables muettes seulement dans l'absence,
m'y perdre et prendre la vie au fil de tes retours nos plus grands voyages, comme les
souvenirs du temps... » (Tout à coup, droit dans ses yeux) What do you want?

*Une femme fera une entrée très bruyante dans l'espace scénique, puis une fois qu'elle
sera dans la lumière elle s'arrêtera net et dira perplexe :*

ARMIDE -Tiens, je ne sais plus ce que je suis venue faire. (Apercevant Yolande et
Mario)... Ah Yolanda, chérie, je voulais...

MARIO -Sssht! ...(Il se lève) Her name is Paule. Paule.

*Il sort. Les deux femmes se regardent. L'atmosphère est à présent refroidie et nous avons
l'impression, alors que rien ne nous l'avait laissé présager, qu'elles sont gênées l'une face
à l'autre. Un long silence s'installe au cours duquel la femme qui vient d'entrer perd cette
sorte de vitalité que nous lui avions surprise.*

YOLANDE, *elle recommence à chanter, puis à la femme*, Je lui avais dit que c'était entre
lui et moi, juste entre lui et moi...

ARMIDE -Je peux vous laisser .

YOLANDE -Trop tard, vous voyez bien qu'il n'est plus là.

ARMIDE -Je suppose qu'il faudrait que je regrette.

YOLANDE -Ne soyez pas sottte, dites-moi plutôt si vous avez croisé votre époux en bas, il
vous cherchait tout à l'heure, de couloir en salon on n'entendait plus que lui « Armide !,
Armide ! ».

ARMIDE -C'est drôle ce ton entre vous et moi, on dirait que. ..

YOLANDE -Veuillez m'excuser, je ne suis plus très fraîche.

ARMIDE -Parlez-moi plutôt de...

YOLANDE- C'est ce que je fais. (Elle se rend compte qu'elle l'a coupée trop tôt)

ARMIDE ,*apercevant le trouble dans lequel Yolande se trouve*, Je pense souvent à vous. Je n'aime pas cette distance que vous recréez innocemment à chaque fois que je vous vois. Hier vous étiez beaucoup plus près, je vous voyais mieux, et j'aime que les êtres restent fidèles à leur angle de vue. Je n'ai aucune tendresse pour ceux qui regrettent d'avoir été visibles, alors qu'ils l'ont voulu intensément et qu'ils se sont laissés regarder sans aucune gêne. Je n'aime pas cette gêne qui vient après. Elle est stérile. C'est triste la stérilité.

YOLANDE -Je connais l'impression dont vous parlez. Je crois deviner que cela vous coûte. J'en suis désolée.

ARMIDE -Si vous l'étiez, vous vous rapprocheriez. Vous êtes dans le flou, je finirais par devoir refaire le point et je n'ai pas le temps. Je l'ai fait hier déjà, je voudrais ne plus devoir m'en soucier.

YOLANDE -Hier, vous ne m'étiez plus étrangère après notre conversation, mais aujourd'hui... j'ai l'impression que tout peut changer... aujourd'hui. Demain je vous reconnaitrai, j'en suis sûre.

ARMIDE -J'ai envie de vous faire un cadeau.

YOLANDE -Savez-vous ce que j'avais convenu avec Mario? (Elle se lève)

ARMIDE -Non.

YOLANDE- Que ce soir j'aurais changé de prénom, mais rien que pour lui, un prénom nouveau dans sa bouche à lui. Mais vous parliez de cadeau ?

ARMIDE -J'ai envie d'oublier de vous avoir parlé ce soir, et de vous faire cadeau de cet oubli-là.

Un silence. Yolande sort d'une démarche hésitante. Elle se retournera une seule fois vers Armide avant de sortir. Elle aura envie de lui dire quelque chose, puis sortira en silence. Armide reste seule. Quelques minutes d'un calme liquide s'écoulent. Mario est entré, une douce fatigue lui noie les yeux et les traits du visage...

MARIO -Has she gone?

ARMIDE -No. She has never been here.

MARIO -I would like to talk to you. Could you stay for a while please?

ARMIDE -That depends on which language.

MARIO -I beg your pardon?

ARMIDE -Yes, that depends an which language you want to talk to me.

MARIO -Is it important for you?

ARMIDE -Bien sûr c'est important. Il y a des langues qui sont faites pour dire ce que d'autres ne diront jamais. Il y a même des langues qui sont faites pour ne rien dire.

MARIO -Vous savez...

ARMIDE -Vous parlez français?

MARIO -Très mal. C'est à cause de difficultés que j'avais mal parlé pour dire la chose importante. Comment dire... avec Yolande... You know I couldn't speak about love in English or in French, you must forgive me. Je ne parlé d'aimer que en italien.

ARMIDE -N'est-ce pas ce que je vous disais? Il y a des langues qui sont faites pour dire certaines choses et pas d'autres.

MARIO -Vous connaissez elle?

ARMIDE -A peine. Nous nous sommes croisées plusieurs fois, hier nous nous sommes rencontrées, nous avons parlé ensemble, aujourd'hui nous avons compris que hier il ne s'était rien passé, mais ça nous ne l'avons pas dit.

MARIO -Je l'aime.

ARMIDE -En français?

Mario rit

ARMIDE -Je me demande si c'est de mieux parler français qui vous fait parler d'amour, ou si c'est de mieux aimer qui fait que la langue dans laquelle vous le dites vous importe moins.

MARIO -Ah... je peux parler d'amour avec vous...

ARMIDE -De votre amour pour elle dites-vous?

MARIO -Oui, à vous c'est différent.

ARMIDE -C'est bien ce que je disais. La langue n'y est pour rien.

MARIO -Vous savez, deux personnes peuvent parler en même langue et ne se dire rien.

ARMIDE -Ca je l'ai dit avant vous. Je suppose que maintenant je pourrai vous demander de ne pas retourner le couteau dans la plaie, et si je vous le demandais, vous me regarderiez en disant que vous n'avez pas compris.

MARIO -Excuse-moi. Je comprends pas.

ARMIDE ,*elle sourit*, Vous comptez en quelle langue?

MARIO -En italien, toujours.

ARMIDE -Je ne vois vraiment pas à quoi vous servent les autres.

MARIO ,*dans un français soudain cohérent*, Peut-être pour comprendre ce que vous me reprochez.

Un silence.

ARMIDE ,*surprise*, L'inverse est vrai aussi, il y a des silences qui disent beaucoup de choses.

MARIO -Vous étiez montée pour faire quoi justement?

ARMIDE ,*elle a un regard que nous ne lui connaissons pas*, Pour vous parler d'elle.

MARIO -D'elle à moi ?

ARMIDE -Oui. Et si nous le faisons en silence ? Je veux dire, parler d'elle sans rien dire.

MARIO -Vous savez, elle a ri, elle a ri... and she hasn't understand anything. She was always laughing... non potevo dirglielo...

ARMIDE -Vous persistez à croire qu'il faille parler...

MARIO -Ho bisogno di parlare, di dirle quello che provo.

ARMIDE -Pour vous faire comprendre. C'est tellement dommage. C'est dommage parce qu'elle n'a pas du tout envie de comprendre. Dites-moi, a-t-elle essayé de vous faire rire avec elle? Vous a-t-elle demandé de rire avec elle?

MARIO -Oui.

ARMIDE -Et comme les sons ne vous parlent pas, vous lui avez sûrement dit ne pas comprendre son rire, n'est-ce pas?

MARIO -Oui.

ARMIDE -Dommage qu'à ce moment-là vous n'avez pas été muet. Mais vous a-t-elle dit à quel point elle a besoin de rire, plus que de n'importe quelle phrase?

MARIO -Oui, je pense.

ARMIDE -Alors elle vous en a trop dit et vous vous n'avez rien entendu. Parce que vous préférez la parole, vous vous abreuvez de ses consonances boiteuses dans votre bouche. Vous vous amusez à tester votre cavité orale qui résonne, vos lèvres... jusqu'à votre visage qui se déforme comme vous déformez la langue que vous parlez. Vous inventez l'emprunt d'idiomes insensés d'inversions rieuses. Vous excusez tout par une syntaxe improbable empêchant toute nuance, raidissant la moindre intonation et vous prétendez tout appréhender par la confusion des langues-même, que vous mélangez savamment, mais qui ne vous ont été d'aucune aide pour lui dire ce que vous aviez à lui dire. Aucune d'elles n'a eu les silences qu'il fallait, là où vous en auriez eu besoin tous les deux. Là où il fallait que deux ou trois notes de musique s'écoulaient, vous n'avez pas laissé le temps à la musique et vous avez salivé vos idées, vous les avez lâchées en sons mutilés... ridicules. (Elle s'acharne à parler de leur conversation, au moment même où nous avons la sensation qu'elle regrette de ne pas y avoir participé) Vous lui avez reproché d'en rire, alors que son rire était sa réponse.

MARIO -C'est mes paroles qui l'ont faite rire.

ARMIDE -C'est bien ce que je dis, vous n'y êtes pour rien.

Un silence. Ils se dévisagent, ils ne l'ont jamais fait ainsi.

MARIO -Vous avez dit, me parler d'elle?

ARMIDE -Elle est belle, vous ne trouvez pas? On dirait un papillon.

Mario a l'impression d'entendre des paroles à lui dans la bouche d'Armide. Elle, elle aurait voulu qu'il dise quelque chose. C'est à ce moment précis qu'elle aurait voulu qu'il parle mais Mario reste muet.

ARMIDE, *suspendue*, J'aurais voulu le lui dire, lui parler différemment aussi, peut-être dans un autre lieu, avec d'autres gestes... dans une autre langue (Elle le regarde, lui a détourné son regard. Nous avons l'impression qu'à partir de ce moment ils seront très distants l'un de l'autre) Avez-vous déjà ressenti cette envie de prononcer des sons,

comme ça, sans raison, une envie de sons plutôt que de mots, de sons qui disent autrement que les mots. Ça prend là, insaisissable, je ne sais d'où...c'est troublant. Je ne pense pas qu'elle ait désiré des mots et je n'ai trouvé que ça pour elle, désespérément. Des mots qui n'ont rien dit, un peu comme votre silence qui n'a pas eu lieu. (Elle change de ton) Je m'appelle Armide Polieuscu. Je suis mariée, je suis l'épouse du monsieur qui va entrer dans un instant et je ne vous avouerai rien de plus. Mon prénom à moi est bien Armide.

Mario ne répond pas. Il a d'ailleurs tourné le dos à Armide et au moment précis où celle-ci répète son prénom, il émettra des sons, imperceptiblement. Il est en train de chercher les notes d'un air qu'il connaît pour l'avoir fredonné souvent. Il le connaît si bien qu'il peut l'oublier d'un instant à l'autre à jamais. Il est calme et retrouve un à un les notes qui finissent par se lier de manière cohérente, créant une mélodie. A ce moment, nous reconnaitrons le même air que Yolande fredonnait tout à l'heure. La voix de Mario est virile et rassurante. On prendra garde à ce que l'air soit fredonné plutôt que chanté, interprété plutôt que reproduit. Au moment où la mélodie sera devenue audible, Armide aura commencé à s'intégrer délicatement aux recherches vocales de Mario. Leurs voix finiront par s'accoupler de façon violente, inattendue et extrêmement émouvante. Lorsque nous aurons la nette impression qu'ils sont à l'unisson dans ce duo improvisé, une troisième voix s'imposera sans aucun respect pour l'accord atteint. C'est la voix d'un homme. C'est une brisure au sein même de la phrase musicale, une sorte de grand final qui tomberait mal à propos, sans âme, sans chant, rien qu'une grosse corde vocale bien huilée qui se dégonflerait disgracieuse. Monsieur Polieuscu entre. Mario, qui depuis quelques instants avait tourné son regard vers celui d'Armide, s'arrête net et se précipite vers lui. On veillera à ce que celui-ci ait l'allure d'un directeur de théâtre. Il en aura aussi les lunettes à la lourde monture noire et... l'allure indiscutablement.

RUMOR, serrant la main de Mario, Enchanté, Rumor Polieuscu. Je suis directeur du théâtre NOTARA de Bucarest. Mon nom est Polieuscu, appelez-moi Rumor. M. Conti, je présume, my wife has already talk to me about you, architect aren't you? Wonderful business. I have a friend of mine a very old friend he is architect too, Gustav Hoke, do you know? He works in Venice too. From which part of Venice are you coming?

MARIO -I'm from Florence.

RUMOR -Ah sorry, je confondais, ma femme m'a dit Florence effectivement, vous ne pouvez donc pas connaître mon ami Gustav. Ah, mais si c'est Florence, vous devez aimer le théâtre? (Lorsqu'il parle français il a un accent roumain très prononcé)

MARIO -Yes. I go sometime to "La Pergola"

RUMOR -Yes, La Pergola, a very nice place, did you see their Enrico IV by Luconi last spring?

MARIO -No. I wasn't in Florence.

RUMOR -Peccato, peccato. Stupendo! Vous ne parlez pas du tout français?

MARIO -Oui, un peu, mais tellement mal que je préfère pas.

RUMOR -En tout cas bravo pour le duo, remarquable. Basso medio con grande possibilità di estensione. (Tout à coup réalisant sa présence) My sweet Armida, vous êtes en grande forme this evening, darling .

ARMIDE, avec le même ton de tout à l'heure, Je vous présente mon mari Mario, il est entièrement visible. Il est exactement tout ce que vous voyez de lui. Il n'y a rien d'autre à voir en lui que ce qu'il vous montre. Derrière ses lunettes noires il n'a pas d'yeux, cela déconcerte au début, puis l'habitude vous aidera. Il vous parlera de théâtre chaque fois qu'il en aura l'occasion, c'est le seul personnage réel de la pièce. Il est donc entièrement saisissable. Il n'aura besoin que des deux premiers mots de votre réplique à vous pour

enchaîner la sienne, d'ailleurs il n'écouterait que ces deux mots-là, rien que ces deux mots-là. Il fera semblant de savoir beaucoup sur vous, il en a besoin pour vous parler de lui. Il est entré ici, entre autres, pour me rappeler un anniversaire. Il ne connaît rien à notre passion pour les papillons et cela fait dix ans aujourd'hui que j'ai cessé de l'aimer.

RUMOR -Vous avez raison, M. Conti, à mon sens ce n'est pas en la parlant qu'on apprend une langue.

MARIO -Non? Je...

RUMOR -Absolument. L'idée que la pratique renforcerait le bastion cérébral prévu à cet effet est dépassée.

MARIO -Vous pensez?

RUMOR -Oui, je pense. Il faut tout simplement oublier de ne pas la connaître, ce n'est pas en dévoilant votre état d'apprenti à vos interlocuteurs, qu'ils se mettront à votre diapason. Let them talking et contentez-vous de vous exercer, vous, à l'idée persistante que vous avez le souvenir précis en vous, malgré vous et très enfoui, le souvenir précis de la langue que vous croyez ne pas connaître. Une sorte de mémoire inconsciente, vous voyez. De ce souvenir naîtra votre disposition à la nouvelle langue. L'apprentissage sans ce souvenir n'est rien. Et tout à coup vous vous surprendrez à penser avant de parler... Je veux dire penser directement dans la langue que vous avez apprise car vous la connaissez, vous l'avez toujours connue. Au début nous connaissons toutes les langues du monde, n'est-ce pas, ne l'oublions pas. Le souvenir, M. Conti, n'oubliez jamais le souvenir, faites-moi confiance. Pour un comédien c'est la même chose. (Il aura prononcé ces mots en regardant sa femme, il l'aura regardée intensément en tournant une ou deux fois tout au plus le regard vers Mario, puis le regardera pour dire) Lorsqu'on demande à un comédien d'incarner un personnage, ce n'est pas ce personnage auquel vous pensez qu'il incarnera, mais bien le souvenir inconscient qu'il en a quelque part en lui. C'est le souvenir qu'il aura en lui du personnage, qui l'aidera à inventer le personnage que vous voulez lui faire incarner. S'il ne s'aide pas de ce souvenir ou s'il ne le trouve pas en lui, le personnage n'existera pas, en tout cas pas à travers ce comédien-là, car étant incapable de vous faire partager son souvenir, son incarnation n'atteindra jamais l'épaisseur nécessaire à ce partage. Le souvenir est la seule chose qui nous rattache à la réalité, M. Conti.

ARMIDE -Prenez-en de la graine, Mario. Voici devant vous un homme qui peut parler toutes sortes de langues pour dire inmanquablement les mêmes choses. C'est désespérant.

RUMOR, à *Mario*, She is so nice. Isn't she? (A Armide) Dear I recognise you specially when you talk about me. Connaissez-vous ma femme, M. Conti?

MARIO -Nous avons faite rencontre hier.

RUMOR -Wonderful. Isn't she? Voyez-vous, ma femme...

ARMIDE -Dites-moi, Rumor, je doute que vous ayez pu voir le coucher de soleil de ce soir d'où vous étiez. C'est dommage, je gage qu'il vous aurait plu.

RUMOR -Voyez-vous, je disais, ma femme est très forte en digressions. No dear Armide, j'étais absent pour le coucher de soleil de ce soir car j' ai fait une rencontre en bas. Je vous en parlerai plus tard. Intéressant. Mais pour plus tard. Il faut la connaître, M. Conti, il faut prendre le temps d'une observation minutieuse et quasi journalière des différents états de grâce dont ma femme se pare avant de descendre dans l'arène. Si vous voulez lui parler, vous aurez tout intérêt à ne pas lui avouer que vous n'avez pas vu le coucher de soleil, elle ne le vous pardonnerait jamais. Le lui avez-vous dit? (Sans attendre la réponse) Mais ce soir vous avez déjà parlé à ma femme, elle vous aura donc fait cadeau de son oubli.

ARMIDE -A présent, Mario, vous pouvez vous rendre compte de l'aspect monolithique du personnage qu'interprète mon mari. Toujours à vouloir s'y retrouver, à faire correspondre ce qu'il pense avec ce qu'il dit, à cerner à travers l'idée qu'il se fait des êtres, les êtres-même. Parlez-lui théâtre il aura l'impression de vous écouter.

MARIO -J'ai le souvenir d'un spectacle que je voyé à Spoleto. Une tragédie, « Medea », credo, je crois que j'ai oublié le nom du regista mais je me souviens que c'était une groupe japonais. Je me souviens beaucoup d'avoir écouté toute la pièce sans comprendre un mot seulement, mais à travers l'émotion des acteurs, grands gestes et visages très douloureux, j'avais beaucoup de plaisir à la voir. Le souvenir de ces corps colorés bouger très vite avec émotion et les voix comme un opéra, rien que des sons, je ne connaissais pas la langue mais j'ai reçu vraiment toute l'émotion du drame.

RUMOR -Yuta Yoroboshi, nous nous sommes vus dans mon bureau il y a deux mois. Je me souviens parfaitement de notre entrevue, il ne montera rien chez nous cette année. Dommage il a beaucoup de talent. Avez- vous vu le spectacle de lator Metu, que nous avons envoyé à Spoleto?

MARIO -Non.

RUMOR -C'est ça, je savais que vous l'aviez vu. Ma femme m'a expliqué que vous allez souvent au théâtre. Et bien voyez-vous, M. Conti, je pense que la version que Metu a donnée de "Madame Butterfly" était la plus belle chose qu'il nous ait été donné de voir à Spoleto l'an dernier. Ma femme m'a parlé de votre faible pour "Madame Butterfly" .

Le regard qu'il échangera avec Armide sera, à cet instant, couleur encre de seiche. Mario le regardera aussi, ils se regarderont tous les trois, peut-être aurons-nous l'impression que ce silence-ci est de ceux qui parlent.

RUMOR, *reprenant avec entrain*, Anyway n'abusez pas du théâtre, croyez-en mon expérience, M. Conti. Les bonnes choses se savourent rarement et ne s'oublient jamais. C'est comme cette jeune femme dont je viens de faire la rencontre, vous allez rire, Armide, elle se fait passer pour le personnage favori de l'auteur (Il rit et force les autres à suivre son rire mais sans succès), c'est drôle, non? Le personnage préféré de l'auteur ! Vous comprenez, M. Conti, je connais l'auteur personnellement et je puis vous assurer qu'elle fait partie de la pièce au même titre que vous et moi, n'est-ce pas, rien de plus, absolument rien de plus, ah ah... le personnage préféré de l'auteur... ah mais ssscht ! (Comme un petit jeu avec Armide) N'oublions pas qu'il s'agit d'une personne que ma femme apprécie particulièrement, ne manquons pas de respect à ce point, (Il cesse de rire petit à petit) cela serait inconvenant pour des gentilshommes tels que vous et moi. Il n'en reste pas moins que l'auteur a écrit une pièce sur les malentendus de l'expression verbale dans la dialectique amoureuse et non sur les papillons. (A ce moment précis Armide voudra l'interrompre mais Rumor l'arrêtera) Quoi qu'en dise ma femme. Nous en avons discuté longtemps d'ailleurs, je veux dire l'auteur et moi. Au début son idée était d'écrire sur cette trame ténue en utilisant plusieurs langues et je lui ai personnellement suggéré d'intensifier son scénario. Il m'expliquait qu'une pièce sur la communication ne pouvait pas être une pièce rectiligne par définition. Ce à quoi je lui répondais qu'il fallait justement déplacer l'intérêt porté à la problématique par l'invention d'une trajectoire dramatique parallèle et faire de la notion de communication une clef de lecture de toute l'action qui, elle, aurait très bien pu être linéaire. Il était d'accord. Si vous me suivez. vous comprendrez aisément pourquoi j'ai refusé d'emblée qu'il écrive une scène entre cette femme et moi. J'aurais anyway refusé de la jouer. Nous sommes tombés d'accord très vite aussi sur l'emploi des différentes langues pour faire de ces personnages quelque peu polyglottes des êtres incapables de communiquer. Là-dessus est venue se greffer l'idée du lieu intemporel et des personnages sans passé, insensibles au souvenir, vous réaliserez facilement à quel point, si telles étaient les caractéristiques des êtres qui prenaient forme sous sa plume, il m'était aisé de sortir du lot. Je lui ai précisé que je n'avais rien à voir avec les papillons, pas plus qu'avec l'obligation ridicule d'assister au coucher de soleil dont il s'est servi pour donner un tant soit peu de couleur au personnage de ma femme. Il a été très heureux de notre discussion, il est parti pour remanier le

premier jet qu'il m'avait soumis et je ne l'ai plus revu depuis. Voilà les faits réels, M. Conti, le reste...(Il fera un geste de la main).

ARMIDE, à *Mario*, Si vous le laissez continuer, il finira par vous convaincre que vous-même n'êtes que le produit du souvenir de l'auteur et dans une seconde vous vous autodétruirez sous nos yeux, ne dites rien. (D'un autre ton) Mais oui, Mario, mon mari a un passé, lui. Il est né à Bucarest il y a soixante ans. Il est fils d'un riche commerçant de cette ville. Son père avait vingt-huit ans lorsque mon mari est né d'une femme russe, Zara Oligovof, âgée de dix-huit ans. Il a fait des études de droit à l'Université et, deux ans plus tard, il rentrait comme conseiller juridique au théâtre NOTARA de Bucarest. Dix ans après, il était nommé directeur de ce même théâtre. A l'âge de vingt et un ans, il a fait une mauvaise chute qui lui a démis la deuxième lombaire, il aime le jus de carottes, il fume un paquet de cigarillos "café crème" tous les trois jours, il n'a jamais vraiment abandonné la pratique de la masturbation, il déteste la tragédie grecque, il a une fille, Elvina, qui ne lui donnera jamais de petits-enfants. Sa secrétaire s'appelle Yvonne. Il reçoit dans son bureau sur rendez-vous tous les lundis matin et les jeudis après-midi, il aime son métier passionnément depuis plus de trente ans, il bande encore parfaitement à en juger par l'état d'épuisement régulier d'Yvonne le mercredi après-midi après sa matinée de sortie, alors que mon mari absent du bureau, est censé passer cette même matinée dans une salle omni-sport du boulevard Magheru.

RUMOR -J'ai soudain l'impression d'être monté trop tôt.

MARIO -Mais vous parliez d'un souvenir .

RUMOR -Moi, non. C'est l'auteur, M. Conti, l'auteur, c'est très différent. Il n'y a que ma femme qui puisse confondre. Laissez-moi vous éclairer, voyez- vous, ma femme a rencontré ici même, il y a quelques jours, cette jeune dame dont je ne me rappellerai jamais le prénom, une personne fort ravissante d'ailleurs, mais à la présence à peine teintée de mystère, qui ne prend corps qu'au fil de ses absences prolongées. Je veux dire qu'elle s'arrange toujours pour ne pas être là lorsqu'on parle d'elle, ce qui contribue à voiler d'un aura improbable son existence toute frêle. Ma femme qui, ainsi que l'a voulu l'auteur, affectionne tout particulièrement les êtres indéfinis, baignant de préférence dans la lumière des derniers rayons du soleil, lui a voué une attention toute particulière depuis deux jours et tandis que celle-ci déclame partout sa primauté parmi les personnages de la pièce, ma femme, elle, la prend pour un papillon. Voilà tout. Pour le vieil homme de théâtre que je suis, voyez-vous, le rapport entre les personnages ne manquerait pas d'intérêt s'il pouvait être consolidé par un bon fil conducteur, nerveux et solide, une histoire, comprenez-vous. Hélas aujourd'hui cela ne va plus. Nos « écrivains-zoteurs » voudraient nous faire croire que leur grande victoire a été justement d'avoir mis au ban de leur pratique scripturale la notion de structure dramatique linéaire, on ignore par quoi la remplacer mais on en a banni l'usage. C'est là tout le résultat de cette soi-disant grande révolution littéraire. Or je vous demande où, dans une telle abnégation du fil dramatique, place-t-on l'éventualité d'une communication? Sans une histoire, digne de ce nom, comment voulez-vous que ces personnages nous disent quoi que ce soit de sensé.

MARIO -Vous croyez par raconter une histoire être plus possible la communication.

RUMOR -J'en suis persuadé, M. Conti. Regardez la facilité d'expression qui m'est propre, vous en conviendrez, depuis que de façon claire j'ai pu vous parler de ma vie, de mes souvenirs, donc de mon histoire. Ce n'est qu'à travers ce récit-là que j'accède à un certain type de communication avec vous.

MARIO -Je pense que je préfère les corps frêles, peut-être. Je suis pas vraiment de votre avis.

RUMOR -Dear Armide, vous tenez là votre meilleur disciple. All my compliments. Allons, vous-même, M. Conti...

ARMIDE, *l'interrompant*. A Mario, Mario, n'avez-vous jamais éprouvé l'envie de travailler pour le théâtre?

RUMOR -Thank you my dear.Thank you.

MARIO -Je pense beaucoup...

Tout à coup la voix de Yolande crie d'en bas le nom d'Edouard, elle crie trois fois, et les trois appels sont entrecoupés de rires, le nom-même d'Edouard finira par être noyé dans les rires et deviendra de moins en moins audible, on entendra un très long "aaaard" . Au troisième appel, Mario dira :

MARIO -I beg your pardon. Elle m'a appelé Edouard, ce soir.

Il sort en courant, il aura regardé Armide avant de sortir. Armide en silence traverse la scène.

RUMOR -Tu as été parfaite. Vraiment.

ARMIDE -Je regrette de ne pas t'avoir laissé le temps de lui parler de son souvenir à lui.

RUMOR -Aucune importance, il n'en a pas.

ARMIDE -Tu as reconnu sa voix?

RUMOR -Je te serais obligé si tu voulais perdre cette habitude d'avouer au premier venu que tu me supportes comme une madone silencieuse.

ARMIDE -J'aime le silence, je l'ai toujours aimé. Je ne te demande rien.

RUMOR -C'est faux, même tes silences me parlent, ils me disent que tu supportes, cesse, fais-le pour moi. Fais-moi le même cadeau qu'aux autres.

ARMIDE -Le silence tu ne l'as jamais entendu, mon silence à moi, tu n'as jamais pris la peine de l'écouter. Il est lourd et chaud, il t'est insupportable et tu n'as jamais permis qu'il s'insinue parce qu'il te briserait en mille petits morceaux méconnaissables.

RUMOR -Peut-être aurait-il fallu que tu m'y aides.

ARMIDE -Je ne suis pas ta complice. Nous n'avons jamais rien fait ensemble. Nous ne l'avons jamais voulu. Je te regarde de loin, malgré toi, je te vois flotter dans ta suffisance. Je n'ai aucune tendresse pour tes certitudes, je suis là, c'est tout.

RUMOR -Si tu voulais me parler, j'entendrais. Là je n'entends rien, rien que ta complainte complaisante de me supporter. Elle me colle aux joues un peu comme un baiser qui aurait mal séché.

ARMIDE -Si au lieu de mes mots tu entendais mon dégoût à les prononcer.

RUMOR -Tu m'as avoué qu'il ne te déplaisait pas qu'ils brûlent dans ta bouche. Tu sais trop bien que cet aveu-là a tout abîmé, je hais chacun des mots que tu as choisis pour le formuler.

ARMIDE -Mais tu es très baroque ce soir, Rumor. Je suis lasse. Je voudrais m'arrêter. Je le désire vraiment. Je suis fatiguée... très. (Nous ne le remarquons pas tout de suite, mais elle pleure) C'est comme si je ne pouvais plus mettre un début ni une fin à tout ça, j'en suis incapable. Je le regrette. Je suis sans cesse pendant. Ni avant, ni après. Si tu savais comme je voudrais te dire d'autres mots. Ce sont ceux-là qui me viennent à la bouche, les autres se noient en cours de route. C'est dommage. (Elle le regarde et elle a le regard de la première petite chienne de l'espace : "Laïka")

Rumor n'a rien à dire.

ARMIDE -J'ai l'impression que nous n'avons pas dit ce que nous avons à dire.

RUMOR, *tout à coup sur un ton plein de complicité*, Tu m'as interrogé à propos de cette jeune dame, de sa voix, et puis tu as fait une longue digression. Je t'ai toujours connue très habile en digressions... les menant du bout des doigts, comme à bord d'une petite barque dans l'ouragan, droite et sûre, accrochée à la petite barre. Je t'ai toujours vu faire face au vent, maintenir la proue droite... une vraie Bérénice. Aujourd'hui, ta petite barque tu la maîtrisais moins, depuis le début, j'ai eu l'impression que tu la maîtrisais moins, que les mots l'emportaient, que tu leur portais une attention nouvelle, un peu maladroite, tu as fini par ne pas respecter les silences, tu t'es distraite, quelque chose ou quelqu'un... t'a distraite et nous nous sommes un peu noyés. (Soudain inquiet) Est-ce que je t'ai surprise avec ma tirade sur l'auteur?

ARMIDE, *défaite*, Non.

RUMOR, *presque trop attentionné*, Je m'en voudrais, tu sais à quel point le thème du souvenir me tient à coeur .

ARMIDE -Tu as entendu. Yolande l'a appelé Edouard.

RUMOR -Oui. (Tout à coup) C'est cela : Yolande, elle s'appelle Yolande. (Un temps). Tu vois, déjà ton souvenir d'elle la rend diaphane.

ARMIDE, *distraite*, Comment?

RUMOR -A moins que. ..(Il baisse les yeux, Armide ne répond pas). Je finirai par me décourager .

ARMIDE -La trouves-tu papillonnaire?

RUMOR -Nous y voilà. L'image du papillon, n'est-ce pas. A un moment ou à un autre...le coucher du soleil et le papillon, jamais réunis, seulement s'effleurant, de loin, probablement reliés par un début de souvenir... peut- être...

ARMIDE , *elle voudrait rire, mais elle a peur que son rire la trahisse*, Papillonnaire. ..

RUMOR -Sur la fin, le ciel vire au violet, toujours. Et aucun ne ressemble à l'idée que toi et moi avons du violet.

ARMIDE, *tout à coup une pensée l'attriste, elle le regarde perdue*, Mario lui a parlé de papillons... il l'a fait avant moi, tu te rends compte?

RUMOR -La maladresse en amour est souvent prise pour de la franchise, nous le savons.

ARMIDE -Elle a de la chance.

RUMOR -Peut-être en as-tu aussi d'être aussi adroite à oublier.

ARMIDE, *soudain cassante*, Tu étais monté pour me dire quelque chose?

RUMOR -Pour te souhaiter bon anniversaire.

Il se sera rapproché d'elle, lui aura pris la main, l'aura amenée à ses lèvres et la lui aura baisée avec une douceur inexprimable. Après quoi, dans un silence infini, il se dirige vers la balustrade, l'enjambe et se laisse tomber dans le vide.

ARMIDE, *immobile, tout à coup seule comme un hortensia noyé*, Personne ne lui a jamais avoué qu'on l'avait reconnue, mais elle s'est brisée quand même, une aile puis l'autre

innocemment, sans un mot. Elle a eu l'impression d'écouter le silence pour la première fois. Je me souviens très bien de son dernier prénom : c'était Armide. Cela fait dix ans. Dix ans aujourd'hui.

Il faudra que la nuit tombe à ce moment précis de l'action. Il faudra qu'elle ait lentement envahi la scène mais qu'à ce moment-là elle soit présente. Profonde comme la nuit sur la mer qui n'est semblable à aucune autre nuit. A l'instant même où nous aurons l'impression d'un effet noir, il faudra que les sources lumineuses apparentes : réverbères, rangées d'ampoules, lampes de terrasse, s'allument pour éclairer la scène. Si l'on juge préférable de ne pas en placer, il faudra donner le même effet lumineux par les éclairages de plateau, c'est-à-dire celui d'une nuit tombante après le coucher de soleil et de lumières artificielles s'allumant simultanément pour éclairer le lieu, afin qu'il ne tombe, en aucun cas, dans l'obscurité totale. Pendant ce changement d'éclairage, Armide ne bouge pas. Le personnage de la maquilleuse fera son entrée de la façon la plus anodine, il n'y a d'ailleurs pas lieu qu'elle nous surprenne, car nous trouvions qu'elle avait déjà quelques minutes de retard. Elle avancera vers Armide avec quelques fards dans la main ou, si on le préfère, avec un beauty-case. Elle maquillera Armide avec des gestes de professionnelle : précis, méthodiques et extrêmement efficaces. Pendant toute la séance de maquillage, Armide ne bougera pas, mais elle parlera simultanément. A la fin de sa parole, qu'on veillera à faire coïncider avec la fin de la séance, nous aurons la nette impression, mais l'impression seulement, qu'elle aura vieilli de dix ans très exactement.

ARMIDE -Vous avez dit: parler? Je n'ai rien dit... pendant un long moment j'ai eu l'impression de n'avoir rien dit. D'avoir parlé certes, mais de n'avoir rien dit à personne. Y aurait-il eu d'ailleurs quelqu'un pour écouter? Je me souviens en avoir ressenti une grande gêne, imperceptiblement, une gêne insupportable. Je crois n'avoir eu aucune forme d'humour et de m'en être fait le reproche. J'ai la certitude désagréable d'avoir fait confiance aux mots, une confiance aveugle qui n'a douté de rien. Je sais que j'ai eu honte de n'avoir pas douté une seule fois, de n'avoir jamais hésité, de n'avoir jamais éprouvé l'humilité d'une correction. J'ai le remords indéfinissable d'avoir tout frôlé, de ne pas avoir eu peur du temps ni du souvenir... « le souvenir, M. Conti, n'oubliez jamais le souvenir, faites-moi confiance, pour un comédien c'est la même chose ». Je regrette de ne jamais avoir eu la force de communiquer ma peur ni de la partager. Ainsi j'ai rendu vain tout espoir d'une vraie rencontre. Je me suis surprise plus d'une fois à espérer une forme d'épilogue honorable, mais jamais je n'ai tenté quoi que ce soit pour qu'il ait lieu. Je n'ai plus aucune confiance dans la réalité. (Un temps) Je n'y arriverai jamais.

La maquilleuse aura achevé son maquillage, elle sortira ainsi qu'elle est entrée. Nous aurons, en la voyant sortir, la certitude qu'elle ne reparaitra plus. Au moment précis où elle aura quitté la scène, Armide, sans bouger, dira :

ARMIDE -Je vous demande pardon.

Tout à coup nous nous apercevrons de la présence de Mario. Il est dans ce coin sombre du plateau qu'il paraît affectionner.

ARMIDE -Il est parti.

MARIO -Non, il est en bas. Il m'a dit qu'il partirait à la prochaine escale, que si vous vouliez, il vous attendrait en bas.

ARMIDE -Il vous a dit le motif de son départ?

MARIO -Je pense pas. Il m'a parlé de vous avec beaucoup de tendresse, il m'a dit s'être souvenu d'un anni-versaire mais avoir décidé avec vous de ne pas le fêter.

ARMIDE -Comment m'a-t-il appelée?

MARIO -Armide.

ARMIDE -C'était vraiment le seul personnage réel de la pièce, il ne pouvait qu'en être ainsi, mais il nous manquera beaucoup.

MARIO -Je n'avais pas compris que vous aimez elle parce qu'elle est papillon. Elle m'a dit avoir beaucoup regretté ce soir. Je suis désolé d'avoir insisté sans comprendre. Je voulais que vous me dites pourquoi? Je comprenais pas le reproche. J'ai essayé de respecter votre silence. Je dois m'excuser comme vous.

ARMIDE -Je vous en prie, restez fidèle à votre sentiment. Je finirai par le trouver attendrissant, surtout ne le trahissez pas.

MARIO -Je ne vous comprends, Armide, vous avez violence dans vos pensées. Je peux pas mieux m'exprimer, mais il m'arrive une douleur de vos paroles, alors que je vois vous êtes plus proche de sourire que de la douleur.

ARMIDE -Vous savez, quand vous avez cru dans les autres longtemps durant votre vie et que vous avez porté une affection égale aux mots pour les rencontrer et que petit à petit les mots ont changé de sens sans que vous vous en rendiez compte... qu'ils vous ont trahie car ils ne signifiaient plus ce que vous vouliez leur faire exprimer... que vous vous êtes sentie entourée d'une autre réalité qui n'était plus celle que vous étiez habituée à nommer et que le nom de celle-ci, la nouvelle, vous échappe à chaque instant... et bien à ce moment-là, voyez-vous, vous n'avez plus aucune confiance dans. ..

MARIO -Le souvenir?

Armide veut parler.

MARIO -Ne dites rien, je sais. Ne vous rappelez plus... dites seulement les choses d'aujourd'hui peu à petit, comme si vous découvrez les mots que vous dites pour première fois. Ils ne feront pas mal, faites piano, piano.

ARMIDE -Je savais que vous aimiez les papillons.

MARIO -C'est très fragile. Dans mon pays, il y a un papillon qui naît dans les choux, on dit comme les bébés, comme les bébés qui naissent sous les grandes feuilles de choux. Il est petit et il est blanc, il vit très peu, il souffre beaucoup pour devenir avec ses ailes et son corps fin et délicat, avant il est comme un ver, puis il vole.

ARMIDE -Je suis sûre qu'il perd le souvenir de ce qu'il a été...

MARIO -Certement, il est sûr d'avoir été papillon toute sa vie, de fleur en fleur, elle est courte, il n'a plus le goût pour les grandes feuilles vertes, il est blanc et il ne boit que les fleurs blanches, celles qui sont blanches comme ses ailes, il sait que celles-là, il les aime. On dit que quand il meurt c'est toujours après la nuit, sa mort vient avec les premières lumières du jour, le jour qui naît le tue, il le sait. La dernière nuit, il se pose alors sur une grande fleur blanche et il attend d'être brûlé par la lumière. Aussi on raconte que les bébés qui ont grandi ont le souvenir des vers qui mangeaient les grandes feuilles sous lesquelles ils sont nés et la nuit, quand les vers sont devenus des papillons blancs, les enfants sortent avec des lampes, ils illuminent les papillons blancs et les tuent avant le jour. Quand j'étais enfant, la nuit, je sortais avec les autres enfants après le soleil, on trouvait des champs entiers de papillons blancs sur les fleurs, on allumait les lampes et un à un on les illuminait. Ils se refermaient sur leurs ailes qui rentraient dans leur corps fin et délicat, puis ils tombaient des fleurs... des champs entiers de papillons blancs brûlés par la lumière de nos lampes, avant le nouveau soleil. Les enfants sont cruels. On dit que c'est parce qu'ils se souviennent.

Il a parlé avec une naïveté touchante. Armide n'aura pas cessé de le regarder, puis lui aura tourné le dos. Il a fini de parler, la voit lui tourner le dos et dit :

MARIO -C'est parce que je les aime. C'est ma façon de les aimer.

Armide se retourne vers Mario, elle est très émue. Elle aura, peut-être, envie de lui dire quelque chose, mais elle saura très vite qu'elle ne peut plus parler. Elle a une larme qu'elle n'arrive pas à retenir. Mario se glissera doucement près d'elle et la prendra dans ses bras, ils se serreront quelques instants, comme ça, sans rien dire, rien que leurs corps sauvés l'un par l'autre, davantage un sauvetage qu'une étreinte. On veillera d'ailleurs à ce qu'ils ne soient pas dans une attitude esthétique : elle aura l'air disgracieuse et lui très gauche, l'un dans les bras de l'autre en respirant très fort. Lorsqu'ils se sépareront elle dira, presque sereine :

ARMIDE -Vous m'avez surprise en lui parlant de papillons avant moi, c'est idiot. Je vous suis reconnaissante de m'avoir parlé comme vous l'avez fait. (Un silence) L'aube viendra très tôt ce matin, j'en suis sûre. Le jour se lèvera aussi rapidement que le temps qui passe. Oh là, là. Je suis... sono serena. (Elle sourit).

MARIO, *tendrement*, Quand je l'ai laissée en bas, elle s'était endormie. J'ai fait doucement pour ne pas réveiller elle.

ARMIDE -Vous avez pensé à éteindre la lampe, n'est-ce pas? Vous y avez pensé?

Mario ne répond pas.

ARMIDE -Il faut qu'elle voie l'aube d'où elle se trouve, la verra-t-elle? Dites-moi qu'elle la verra.

MARIO -Elle se réveillera dans un rire, il ne faut pas avoir peur. Elle aura le rire de cette nuit, plus fort, devant le nouveau soleil.

ARMIDE -L'avez-vous déjà vue se réveiller à l'aube... ses yeux en ont la couleur et on y aperçoit des ailes tout au fond, encore fripées par l'humidité du soir. Sa toilette est belle... elle les asperge lentement de rosée qu'elle trouve au coin de ses paupières et elle les déploie petit à petit. Ses ailes n'ont jamais la couleur de la veille. Le matin, elles ont des reflets rose de gris qui ne se voient qu'aux premiers rayons de l'aube. C'est la chaleur de ces rayons-là qui la fera sourire. Vous la voyez riante, vous? Tiens... moi pas. C'est le sourire surtout, je pense que c'est d'abord le sourire. Elle n'aura plus le souvenir du rire de la nuit, elle l'aura oublié. Elle aura même oublié de vous avoir connu et avec une grâce à elle, elle vous parlera comme si elle le faisait pour la première fois. Elle se souviendra d'autre chose, il ne faudra jamais lui en faire le reproche, au contraire, dans ces souvenirs-là, vous la reconnaîtrez. Il faut savoir que les mots ne lui disent rien... il faut accepter qu'elle vous parle autrement et que jamais vous n'aurez l'impression de lui répondre et que si elle vous écoute un instant, c'est parce que dans votre bouche à vous, les mots n'ont pas les mêmes sons. Elle jouera à ne pas les reconnaître et en rira beaucoup. Pour qu'elle vive a lungo (Elle a un geste), surtout gardez-vous de lui avouer que vous l'avez reconnue, que vous l'aimez et que dans dix ans vous l'aimerez encore. (Un temps) C'est sans doute ce qu'elle voulait que vous sachiez et il me semble que cela fait des années que j'ai oublié de vous le dire. (Elle fait le geste d'avoir entendu un bruit). Vous entendez comme le nuit va vite. Elle produit toujours le même son, toujours le même. Plus elle est proche du jour, plus le son s'affine.

Petit à petit les lumières artificielles s'éteignent pour faire place aux premiers rayons de l'aube. Armide a un frisson. Yolande est entrée. Elle a les couleurs de l'aube. Nous ne l'apercevons qu'un instant plus tard.

MARIO -J'ai éteint toutes les lampes, certainement.

YOLANDE, à *Armide*, Ah Armide, quelle joie de vous retrouver ici, j'avais peur que vous ne soyez déjà descen- due. Je voulais vous faire mes excuses pour hier... (A Mario) Enchantée, Yolande Durieux.

MARIO -Piacere, Mario Conti.

YOLANDE, à *Armide en riant*, Oh Armide... J'ai vu Rumor en bas...

ARMIDE -Je ne veux pas le faire attendre trop longtemps. Je vous présente Mario Conti, il est architecte, il nous vient de Florence, il a quelque chose à vous dire au sujet de vos ailes, je crois.

Yolande sourit innocemment. Mario regarde Armide, il a l'impression de la voir pour la première fois. Armide effleure son front de sa main et dit juste avant de s'éclipser, avec une élégance toute à elle :

ARMIDE -Je suis sincèrement désolée de m'être souvenue si tard de ce pour quoi j'étais venue. (Elle sort et ses lèvres dessinent un sourire qui n'en est pas un)

MARIO ,à *Yolande*, Paule...Paule... Paule...

Yolande ne comprend pas. Elle suit distraitement la sortie d'Armide. Ils sont proches l'un de l'autre, seuls dans l'aube sur la mer.

YOLANDE -Vous avez étudié l'architecture à Florence...

MARIO -Si.

YOLANDE -Vous ne parlez pas du tout français?

MARIO -Peu.

YOLANDE -Je me souviens très bien de Florence. Une nuit il y a quelques années, j'ai essayé de ne pas me perdre dans la ville pour retrouver mon hôtel. Je me souviens avoir marché longtemps et puis m'être arrêtée au milieu d'une place, une petite place dont je me souviendrai toujours de la blancheur. C'était en pleine nuit et les dalles de pierre blanche qui recouvraient la place l'éclairaient toute entière. Je me rappelle y avoir passé toute la nuit... jusqu'à l'aube. Comprenez?

MARIO -Si, si, capisco. ..

YOLANDE ,*elle rit*, Il y avait un cinéma aussi, un petit cinéma dans un petit palais florentin, du même blanc de la place, je ne l'ai vu qu'après tellement il se confondait avec la place même. J'ai regardé l'affiche pendant des heures. Je me souviendrai toujours du titre. Je l'ai regardé toute la nuit au milieu du blanc de la place. Il résume à peu près toutes mes connaissances en italien. (Elle rit, elle a la beauté de son rire)

MARIO -Qual'era il titolo?

YOLANDE -Scusa?

MARIO -Il film, le titre du film.

YOLANDE, *amusée, elle comprend*, Ah...! Credo si dice : "il personaggio preferito dell'autore". Si dice? Conosce? (Elle rit)

Mario a sur ses lèvres la couleur des premiers rayons du soleil, il sourit. Il voudrait lui dire qu'il est prêt à oublier son prénom, qu'il ne la reconnaît pas, qu'il ne l'a jamais vue, qu'il l'aime et c'est tout. Il rit avec elle et dit :

MARIO -Si, si, conosco : "The author's favourite character". E' un vecchio film, però non l'ho visto.

YOLANDE -Ah... (Elle rit). Scusa?

Pendant quelques instants leur conversation continue mais nous ne les entendrons plus.

Sauf de temps en temps quelques éclats de rire, du rire de Yolande que, nous, nous reconnaitrons.

Noir

11 Août 1984
11 Février 1985
11 février 2002